

NOOR

[www.editionsphebus.fr](http://www.editionsphebus.fr)

© Phébus/Libella, Paris, 2023

ISBN: 978-2-7529-1350-0

ÉTIENNE BARILIER

# NOOR

PHÉBUS



## L'épreuve

18 mai 1943

– VOUS TREMBLEZ ? De froid, sans doute. Les agents de Sa Majesté ne sauraient trembler de peur.

L'homme au costume de SS, brassard rouge à croix gammée, tête de mort sur la casquette, parle un français châtié, avec un léger accent allemand, si léger qu'il pourrait être anglais. Sa voix, forcément, est ironique, comme il sied à quiconque joue au chat et à la souris, et veut montrer qu'il y joue, et comme il sied à un vrai chef, qui laisse à la valetaille l'usage des cris et des coups, gardant l'apanage de la torture morale. Pour que le tableau soit complet, il manipule avec une répugnante élégance un long fume-cigarette.

Noor tremble en effet. Elle veut ramener devant elle, pour un geste de prière, ses mains qu'on lui a ordonné de poser sur sa tête. Un des deux sbires de

l'interrogateur, derrière elle, a tôt fait de les remettre en position, d'un geste brusque, sinon brutal.

– Pas comme cela, intervient l'officier. Je n'ai pas donné l'ordre de toucher Mademoiselle. Pas encore. Mains sur les genoux, dit-il d'une voix glaciale.

Noor obéit.

– Mains sur la tête.

Elle obéit encore.

– Mains sur les genoux.

Elle ne comprend pas, tente de déchiffrer le visage de l'homme, mais elle est aveuglée par la lumière de la lampe de bureau. Elle replace donc ses mains sur ses genoux.

– Mains sur la tête.

Elle cherche encore à comprendre, hésite, et son geste est celui de l'enfant qui se protège d'une taloche.

– Mains sur les genoux.

Cette fois, elle est bouche bée, ne remue plus.

– Obéissez, dit l'officier de la même voix neutre.

Elle obéit encore.

– Mains sur la tête.

Elle le fait, mais éclate en sanglots. N'importe quel humain normalement constitué ne pourrait qu'être révulsé par un tel spectacle : une jeune femme frêle et tremblante, en chemise de nuit, décoiffée, pieds nus, trop petits même pour sa taille modeste, humiliée, stupidement et basement humiliée, en attendant pire. L'officier paraît contrarié, il se racle la gorge et semble se dire à lui-même : je renonce, passons plus loin.

– À vous entendre, pour autant qu'on vous entende, car votre voix porte plutôt mal, vous vous appelez Jeanne-Marie Rénier. C'est bien cela ? Oui ou non ?

Incapable de préférer un son, Noor tente de hocher la tête. Mais avec les mains sur le crâne, son geste devient ridicule.

– Née ?

Elle ne comprend pas, ne répond rien. L'officier reprend avec une patience inquiétante :

– Je vous demande où vous êtes née.

Noor secoue la tête, à peine, à cause de ses mains, mais son geste signifie : je n'y arriverai pas.

– Point de réponse ? Alors je parlerai pour vous. Née à Blois le 25 avril 1918 d'un père professeur de philosophie à Princeton. Professeur de philosophie. Rien que cela ! Mes compliments. Philosophe, n'est-ce pas, c'est apprendre à mourir ? Mère américaine. Études de psychologie infantile à la Sorbonne. Puis, après l'armistice, gouvernante à Royan. Hum. Gouvernante. Gouverner, c'est prévoir, dit-on dans votre langue. Vous ne gouvernez pas très bien.

Derrière Noor, les deux soldats partent d'un rire servile, qui témoigne néanmoins de leur connaissance de la langue française, à moins qu'ils ne rient simplement parce qu'ils sentent que leur supérieur n'en attend pas moins d'eux. L'officier, qui a obtenu l'effet escompté, continue d'une voix qu'il s'applique à rendre mielleuse :

– Retour à Paris, formation aux soins infirmiers à la Croix-Rouge. Tout cela est fort honorable. Nous respectons beaucoup la Croix-Rouge et sommes toujours prêts à lui ouvrir libéralement nos lieux de détention, afin que le monde sache que le Reich n'est pas le monstre que l'on dit. Franchement, mademoiselle, les discours de votre Premier ministre sont une insulte à nos valeurs chevaleresques.

Le SS adopte une voix mélodramatique. Son anglais, cependant, est plus impeccable encore que son français :

– « *A monstrous tyranny, never surpassed in the dark, lamentable catalogue of human crime.* »

Il reprend sa voix naturelle et retourne à la langue française :

– Ne trouvez-vous pas que notre Reich est en droit de laver une telle insulte ? Mais revenons à vous. Dans quel hôpital travaillez-vous ?

Noor, les mains toujours dans la même position, reste muette, figée.

– Puisque vous êtes infirmière, je suppose que vous ne demeurez pas chez vous les bras croisés toute la journée. Où donc exercez-vous vos talents ? Dans un hôpital pour enfants, sans doute ? Ce serait logique. Vous voyez que je vous tends la perche. Que ne ferais-je pas pour vous aider. Mais il serait bon que vous répondiez.

Silence. Le pas des deux acolytes, derrière Noor, fait craquer le plancher. Les bouffées de la cigarette

de l'officier répandent une odeur douceâtre. Le SS passe à la phase suivante : il se lève, se penche par-dessus son bureau, la voix méticuleusement menaçante.

– Mademoiselle Nora Baker, je comprends fort bien que vous ne puissiez pas répondre à ma question, puisqu'en vérité vous n'êtes pas infirmière. D'ailleurs une infirmière ne tremble pas devant la mort. J'ai dit et je répète que nous ne sommes pas des monstres. Mais notre devoir est de nous défendre en vrais soldats, surtout lorsque l'ennemi multiplie à notre égard les procédés déloyaux et inhumains, je veux parler des attaques terroristes. Ah, mademoiselle Nora Baker, vous êtes bien terrorisée, pour une terroriste.

Nouveau rire des deux sbires. L'officier semble presque agacé d'avoir dû s'abaisser à un humour si facile, peu convenable à la race des seigneurs. Il poursuit :

– Mademoiselle Nora Baker, vous ne vous appelez pas Jeanne-Marie Rénier. Votre couverture est malheureusement bien trouée. Nous savons que vous êtes une agente du Special Operations Executive britannique, qui vous a chargée, à Paris, des communications radio d'un réseau terroriste, lui-même en charge de préparer des attentats contre les personnes et les biens, et de tuer au passage, notez-le, des civils innocents. Comment une jeune personne comme vous, certainement bien éduquée, a-t-elle pu

s'adonner à ces sinistres activités, cela me dépasse. C'est sans doute qu'en vous, malgré l'éducation, la race parle. Car votre père n'est pas un professeur de philosophie occidentale, mademoiselle Nora Baker. Votre père est un agitateur indien, et si j'étais vos patrons anglais, je me méfierais de vous. Enfin, je m'en serais méfié. Mains sur la tête.

– Mon père..., balbutie Noor.

– Vous voyez que vous n'avez plus grand-chose à nous cacher. J'attends simplement de vous l'une des rares précisions qui nous manquent : le lieu où vous avez dissimulé votre poste émetteur. Nous en avons besoin pour tromper l'ennemi. Mais d'abord, nous avons besoin de mettre hors d'état de nuire la personne qui certainement va vous remplacer dans le réseau terroriste, donc s'efforcer de récupérer votre appareil, en se hâtant vers le lieu où vous l'avez dissimulé. Il vous faut donc vous hâter, vous, de nous donner ce renseignement. À quelle adresse devons-nous prendre livraison de cet appareil ? Dans quelle cave est-il dissimulé ? Dans quel jardin est-il enterré ?

Noor, mains engourdies sur sa tête baissée, aperçoit ses pauvres pieds nus, rougis et glacés. Cet homme devant elle et, plus encore, ces deux acolytes debout derrière elle la voient dans sa faiblesse. Elle essaie de murmurer :

– Mais je ne suis... Ce n'est pas vrai que...

L'officier n'a peut-être même pas entendu ce déni

misérable, ou peut-être n'en tient-il simplement aucun compte :

– Mademoiselle Nora Baker, je vais regarder ma montre, et compter une minute. Une minute, c'est extrêmement long, surtout quand on souffre, et je souffre de votre silence. Si vous deviez le garder au-delà de ce délai, je me retirerai de ce bureau, afin de laisser ces deux messieurs travailler.

Les deux sbires ne ricanent pas, mais Noor a tout à coup la certitude d'entendre leur respiration pressée, oppressée, et de sentir dans son dos, mêlée à l'odeur de fumée, celle de la sueur mâle. En effet, les deux hommes se tiennent juste derrière elle, presque contre elle. La minute passe. Noor est paralysée. Le voudrait-elle, elle ne pourrait pas parler ni même crier. Son épouvante la suffoque.

– Messieurs, à vous.

Par-derrière, une pogne brutale se plaque sur elle. C'est alors seulement qu'elle réagit, tente de se débattre comme une mésange dans la main d'un enfant cruel. L'officier sourit froidement, tire un poignard de son ceinturon, fait le geste de lacérer l'étoffe de son propre vêtement, de son cou jusqu'à son ventre, et tend le poignard à l'un des soldats, tandis que l'autre maintient les bras de Noor derrière son dos. Noor parvient à crier, un cri de détresse et d'incompréhension.

– Bon, ça suffit, messieurs, dit le colonel Stanley Wooldrych, qui retire avec soulagement son uniforme

de faux SS, tandis que les deux faux sbires se hâtent de jeter une couverture sur le corps de Noor, de la conduire en lui tapotant qui le bras qui le dos, dans une pièce voisine où brûle un grand feu de cheminée, et de la faire asseoir dans un vaste fauteuil à oreilles avant de lui apporter de belles pantoufles cramoisies à pompon blanc, avec un thé bien chaud, dans une élégante théière d'étain. L'un des faux soldats allemands le lui sert à la manière anglaise, en versant un peu de lait dans la tasse avant d'y ajouter le thé. Il s'agit de l'excellent et brillant Paul Dehn, futur auteur du scénario de *Goldfinger* et futur rédacteur d'une plaque commémorative dédiée à tous les agents qui, dans ce coin de campagne anglaise, se sont préparés à des tâches où beaucoup d'entre eux trouvèrent la mort.

Le colonel Wooldrych, un vieux briscard formé à l'espionnage durant la Première Guerre mondiale, dirige ici l'un des centres de formation des agents secrets du SOE (Special Operations Executive), un organisme créé par Churchill en 1940 pour « *set Europe ablaze* » (mettre le feu à l'Europe), combattre « *a monstrous tyranny, never surpassed in the dark, lamentable catalogue of human crime* », comme il l'a dit dans son discours du 13 mai de cette année 1940. L'endroit porte le nom de Beaulieu ; il est situé dans le Hampshire, près des ruines d'une abbaye construite au treizième siècle. Les élèves, hommes et femmes, sont répartis dans plusieurs vastes demeures séparées

par des centaines de mètres, invisibles les unes aux autres. Ils y apprennent les techniques du sabotage et de la guérilla, du lancer de grenade et du meurtre silencieux, mais sont également instruits de tous les aspects de la réalité nazie, depuis les uniformes jusqu'aux traitements que la Gestapo inflige aux prisonniers.

Un formateur est spécialement voué à leur enseigner la « résistance aux interrogatoires ». En guise d'examen de fin d'études, les élèves sont inopinément et brusquement arrachés de leur lit, à deux ou trois heures du matin, traînés en pyjama jusque dans une pièce où les attendent des SS plus vrais que nature (c'est ici le cas de le dire, car tous les SS ne portent pas la casquette à tête de mort ni le brassard rouge à croix gammée, et tous ne sont pas adeptes du fume-cigarette). Le faux interrogatoire que ces jeunes hommes et femmes subissent alors leur donne un avant-goût de ce qui les attend s'ils sont capturés par l'ennemi.

Ces simulations ont leur limite. Même si les aspirants agents y sont un peu malmenés (les hommes, parfois dénudés, doivent non seulement garder les mains sur la tête pendant l'interrogatoire, mais y maintenir un lourd annuaire téléphonique), ils savent bien que ce n'est pas sérieux. Enfin, ils le savent tous, sauf Noor. Pour mieux dire, elle le savait, mais cela ne l'a pas empêchée d'être vraiment terrorisée. Son instinct croit à la vérité des paroles et des gestes.

L'aplomb nécessaire à défendre sa fausse identité, même et surtout face à des gens qui connaissent la vraie, lui a fait totalement défaut.

Si consternantes ont été ses réactions que le colonel Wooldrych en est peiné : cette fille ne pourra jamais aller sur le terrain. Dommage, parce que c'est une excellente opératrice radio. Devant elle, il s'est senti et se sent encore dans le rôle pénible d'un adulte méchant qui terrorise un enfantelet. De surcroît, les trois hommes présents dans la pièce ont été mal à l'aise, dès le début, seuls avec cette jeune femme au très beau visage, au corps modeste mais irrémédiablement bien fait, dans sa chemise blanche à volant, livrée au milieu d'eux. Cette chemise descendait jusqu'aux pieds, mais n'en laissait pas moins deviner ce que les individus de sexe mâle ont besoin de désirer pour avoir envie de vivre. Ces trois instructeurs se seraient fait hacher menu plutôt que de s'en prendre sérieusement à Noor. Mais dans la pièce de la *House of the Woods* où se déroulait l'épreuve, ils avaient été effleurés par un même effroi, celui du jeu qui tourne mal ; ils avaient flairé la goutte de sang qui réveille le fauve.

Wooldrych était donc soulagé de mettre un terme à cette grimaçante comédie. Auprès du feu, il s'assit en face de la jeune femme qui frissonnait encore et se brûlait la langue avec son thé aux gorgées mal dosées tant ses mains tremblaient. Il lui parla d'une voix qui s'efforçait d'être simplement chaleureuse,

mais où perçaient son inquiétude, son incrédulité, sa déception.

– Mademoiselle Nora, votre peur nous a fait une belle peur. On aurait cru que vous ne saviez plus qui vous aviez en face de vous.

Noor Inayat Khan, incapable de mentir, incapable de ne pas prendre le monde au premier degré, dissimulait tout de même quelque chose, et ce ne serait pas la dernière fois : personne, parmi ses formateurs ou ses camarades, ne connaissait son prénom véritable. En arrivant de France en Angleterre après la débâcle de juin 1940, elle avait donné de son prénom indien une version anglaise. Il est étrange de penser que, tout masque tombé (le masque de sa fausse identité fabriquée par le SOE, Jeanne-Marie Rénier, gouvernante et infirmière), elle portait toujours un masque, presque transparent, certes, mais un masque tout de même.

Nora tremblait et pleurait :

– J’ai tout raté, n’est-ce pas ? Vous voyez bien que je ne vauds rien. Il faut vous débarrasser de moi. J’aurais tant voulu me rendre utile ! Je le veux tant ! Et je suis tellement sûre que si je retourne en France, je saurai travailler, je saurai me cacher, et si l’on me trouve, je saurai répondre quand on m’interroge, je vous le jure.

Cette franchise dans l’aveu de son échec, et cette promesse puérile, Wooldrych en est frappé comme d’un acte de vrai courage. Mais hélas, ce n’est pas ce courage-là qu’on demande à un agent.

– Vous le savez, Nora, que c’était un jeu. Mais je regrette quand même de vous l’avoir fait subir.

– C’était terrible, monsieur, je ne vous voyais pas, à cause de cette lampe, et j’ai vraiment cru que vous étiez... changé. Je sais que vous n’êtes pas cruel, mais où, comment avez-vous trouvé cette voix qui m’a glacée ?

– Hum, allez savoir. Cependant vous n’avez pas échoué sur tous les points. Notamment quand je vous ai donné des ordres contradictoires et stupides. Ceux qui refusent d’obéir parce qu’ils refusent d’être humiliés sont aussitôt frappés, et mis en tel état que l’humiliation en est bien plus grande. Il vaut mieux obtempérer comme vous l’avez fait, accorder tout ce que votre interrogateur demande, l’essentiel mis à part.

Noor aime le colonel Wooldrych, d’autant plus qu’il est un pianiste accompli, et qu’il a bien voulu jouer un soir avec elle à quatre mains sur le piano à queue du salon, au rez-de-chaussée. Dommage qu’il n’y ait pas de harpe à Beaulieu : c’est son instrument préféré. Le colonel l’aurait presque deviné, tant il la voit bien – et surtout cette nuit, dans sa chemise blanche – en ange harpiste de Fra Angelico. Elle aime le colonel comme un père, et presque comme son père, qu’elle idéalise d’autant plus aisément qu’il est mort quand elle avait treize ans seulement. Mais le colonel, comme son géniteur, va sans doute l’abandonner.

– Vous comprenez bien, Nora, que si nous vous envoyons en France, et que vous êtes capturée, ce qui vous arrivera pourrait être bien pire que notre vilaine comédie.

– Je le sais, dit-elle avec élan. Mais je suis sûre que cette fois je réussirai !

– Ce serait pour moi une responsabilité... non, une irresponsabilité terrible que de vous laisser partir.

Le beau visage de Noor se décompose.

– Attendez...

Wooldrych est dans le plus extrême embarras. Face à l'ennemi, même fictif, Noor a très mal réagi. Mais les agents qui maîtrisent le morse, le codage et toute la technique des liaisons radio, vitales pour l'action du SOE et la Résistance en général, manquent cruellement. Déclarer inapte une personne qui a suivi des mois de formation, et subi avec succès ses examens dans ce domaine, c'est un gâchis.

– Attendez, répète-t-il en regardant Noor d'une manière étrange.

Il s'efforce de penser que les défauts mêmes et les faiblesses mêmes de Nora pourraient servir la cause : quand on veut cacher de la drogue, mieux vaut en bourrer une poupée qu'un étui à mitraillette.

– Attendez, marmotte Wooldrych pour la troisième fois.

En vérité, il ne parvient pas à prendre une décision, et s'en remet un peu lâchement à ceux qui, à Londres, auront à juger du cas de Noor en fonction de tous

les rapports qui la concernent, et choisiront soit de la faire monter par une nuit de pleine lune dans un Lysander pour gagner la France par la voie des airs, soit de l'affecter à la tâche normalement réservée à sa couverture : infirmière, voire petite main de la Croix-Rouge anglaise. Si le colonel donne un avis fermement négatif, l'histoire s'arrête là ; mais s'il rédige un avis nuancé, c'est à ceux de Londres de se débrouiller.

– Cette épreuve, nous allons l'oublier, vous et moi.

Le sourire immense et stupéfait de Noor fait plaisir à voir. Mais peut-être se réjouit-elle trop vite.

– Enfin, je veux dire que nous ne considérons pas, mes deux collègues et moi, qu'elle doive être absolument décisive. On pourrait imaginer en effet, même si je vous concède que ce serait un peu surprenant, qu'une personne qui réagit mal au cours d'une simulation d'interrogatoire réagit mieux si par malheur elle doit subir un interrogatoire réel. Oui, ce serait surprenant. Mais pas exclu ; non, pas exclu. Très surprenant quand même.

Il esquisse un demi-sourire :

– Disons que vous avez joué la terreur comme nous avons joué les cruels nazis. Je ne pourrai pas mettre cela dans mon rapport, et je vous avoue que votre avenir dans le métier d'agent n'est pas tout à fait assuré. Sans qu'il soit tout à fait compromis. Voyez-vous ce que je veux dire ?

À chaque membre de phrase, le visage de Noor

se transforme, et passe de la joie à l'inquiétude, de l'inquiétude à l'allégresse, de l'allégresse à l'anxiété, pour finir dans le doute. En somme, Wooldrych, lorsqu'il lui donnait l'ordre de mettre successivement ses mains sur la tête puis sur les genoux puis sur la tête, ne procédait pas d'une manière tellement différente.

– Maintenant, Nora, je crois qu'il faut aller vous recoucher. Et cette fois, seuls les oiseaux de l'aube vous réveilleront, et non plus les rapaces qui vous ont arrachée à votre sommeil.

Il faillit dire : « votre sommeil d'enfant ».



## Jeanne d'Arc

1914-1926

NOOR EST NÉE À MOSCOU, le premier jour de l'année qui ouvre la blessure du vingtième siècle, 1914. Pourquoi Moscou ? Parce que son père Hazrat Inayat Khan est un soufi musicien, et qu'en compagnie de quelques acolytes, dont ses deux frères, il a quitté quatre ans plus tôt son Inde natale afin d'annoncer au vaste monde, à sons mélodieux, la religion de toutes les religions. Car il estime, après méditation, que l'humanité entière n'a qu'un seul Dieu. Il va consacrer sa vie à marier l'Orient à l'Occident, sous le signe de ce Dieu réconciliateur et musicien.

En 1912, Hazrat, encore célibataire, donne des concerts en Angleterre puis en France. Avec ses frères, il distrait la bonne société, alors qu'il a bien autre chose en vue. Mais puisqu'un corps mal nourri ne peut nourrir l'âme d'autrui, il accepte toutes les

invitations. Même celle de Mata Hari, dont le digne soufi, sans ciller, accompagne de sa vînâ les danses lascives. S'il avait su que sa propre fille serait un jour agent secret !

Marier l'Orient à l'Occident ? La voie la plus directe, pour accomplir cet idéal, ne consiste-t-elle pas à épouser une Blanche ? Hazrat s'est scrupuleusement acquitté de cette tâche en mars 1913. Sa femme, anglo-écosso-irlandaise, blonde éthérée et fragile, de dix ans sa cadette, et rencontrée en Amérique, se nomme Ora Baker. Mariage à Londres. Hazrat est plus que satisfait de son épouse. Peut-être même estime-t-il qu'elle donne dans l'excès de zèle : non contente de se faire appeler désormais Amina Sharada Begum, elle vante l'institution du *zenana*, l'appartement réservé aux femmes, et du *pardab*, le pudique rideau qui doit les cacher des hommes. Ora, précisons-le, était férue de l'Inde et des religions orientales avant la rencontre d'Hazrat. Celui-ci l'avertit qu'il mène et mènera toujours une vie de derviche. C'est bien sûr de la voix la plus douce qu'il prononce ces mots sans pitié. Ora se met bien vite à son divin diapason, rompant avec sa famille hostile à ce mariage : Dieu veut qu'on sacrifie les affections terrestres pour un Amour plus haut.

En 1913, Hazrat et son groupe sont invités à jouer en Russie : le Maxim's de Moscou réclame des soirées orientales. Tout en animant des nuits de princes appelées à mourir très bientôt pour ne renaître que

dans le Paris des Russes blancs, à peine plus déchirantes, Hazrat honore son épouse derrière le *pardab*, et c'est ainsi que va naître la petite Noor-un-Nisa, dont le nom signifie *Lumière des femmes*.

L'enfançonne est traitée plutôt rudement par sa nounou mongole qui, selon sa coutume, lui donne du café noir, la frotte d'une brosse dure et lui bande les petons. Avec l'été de cette année 1914, la Première Guerre approche. À Moscou, la famille Inayat habite à deux pas de la place Rouge, en face du monastère Vysoko Petrovsky, et ne se doute pas que ce lieu, bruisant de popes satisfaits et ventrus, deviendra quelques années plus tard l'un des centres clandestins d'une religion misérable et traquée, rendue aux catacombes.

Fuyons le malheur, vite, avec dans nos bras la petite, délivrée au surplus de la nounou mongole. Oui, Noor échappera, pour cette fois. De retour à Londres, Hazrat et sa troupe chantent pour Gandhi, avant de se produire dans l'opéra *Lakmé*, mais cela ne nourrit pas son homme ni ses proches. Qu'aurait-il fait sans l'aide de la communauté soufie ? Entre 1916 et 1918, sa famille s'agrandit malgré tout. Trois fois au moins, Hazrat a soulevé le *pardab*, donnant à Noor deux petits frères, Vilayat et Hidayat, puis une sœur, Khair-un-Nisa.

En 1918, Noor, quatre ans, pleure en silence. Son Abba lui demande ce qu'elle a :

– Je veux aider les enfants russes, qui ont froid.

À table, son père a parlé de ce pays bouleversé par la guerre et la révolution. Il n'a jugé personne, car un soufi ne juge pas. Il n'a rien condamné sinon la violence, car un soufi n'est que douceur. Aux terreurs rouge et blanche, il accorde le pardon du Dieu de toutes les religions.

– Je les ai vus, je sais qu'ils ont froid.

– Mais tu n'avais pas un an quand nous avons quitté Moscou !

Peut-être ne se souvient-elle en réalité que de ses pieds bandés. Mais elle pense aux pieds nus des enfants russes dans la neige. Elle les voit rougis puis bleuis, et la neige devenue glace sous leur marque, comme pour les enserrer dans des chaussures de souffrance.

– Les chocolats que j'ai reçus, il faut les leur donner.

– Nous allons le faire, dit Hazrat, tandis qu'Ora lui jette un regard d'inquiétude et d'impuissance. Cette petite est trop sensible.

Peu après, on déménage à nouveau pour s'installer près de Paris, toujours dans la gêne matérielle. Malgré l'évidente douleur de son épouse et de Noor, le derviche quitte régulièrement sa famille pour des tournées de conférences. Il ne dit pas : « Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? » comme ce Jésus dont, parmi d'autres sages, il s'inspire, mais : « Qui est ma femme, qui sont mes enfants ? », sans nécessairement s'apercevoir que ces deux phrases sont assez différentes. Ses pas de pèlerin le conduisent à Genève et

Lausanne. De riches dames suisses romandes sont bouleversées par son message, mais pas au point de sortir leur maître spirituel des difficultés matérielles.

Le salut, sur cette Terre, viendra d'une mécène hollandaise, une certaine dame Egeling, laquelle offre à la famille Inayat une austère mais grandiose demeure à Suresnes, dans la banlieue ouest de Paris. Cette maison porte aujourd'hui une plaque commémorative en l'honneur de Noor-un-Nisa Inayat Khan. Abba donne à cette bâtisse carrée, en pierres de taille, le nom de *Fazal Manzil* (maison de la bénédiction). Trois étages surmontés d'un toit plat qu'entoure une balustrade.

Le train de vie des heureux locataires restera fort modeste, mais les enfants eurent l'impression d'investir un palais. D'ailleurs ils étaient *Khan*, oui, princes et princesses.

Noor fréquente le collège de filles de Suresnes depuis l'âge de huit ans. Un jour, l'une de ses camarades l'apostrophe :

– Dis, c'est vrai que tu es une princesse ?

Noor est très embarrassée :

– Qui t'a raconté ça ?

– Mon père, il connaît un des messieurs qui viennent chez vous pour des prières. Il lui a dit que votre famille descend d'un sultan très important, un ami de Napoléon. Il s'appelait le Tigre de je ne sais pas quoi.

– De Mysore. C'était le premier adversaire des

Anglais en Inde, et c'est pourquoi Bonaparte lui a écrit.

Noor profère tout cela d'une voix extraordinairement timide, comme un enfant qui n'est pas sûr de savoir sa leçon, et moins sûr encore de comprendre quelque chose aux affaires des grandes personnes.

– Et ce Tigre, c'est ton arrière-arrière-arrière-grand-père ?

– Ça n'est pas important. Père n'en parle jamais.

En effet, si Amina n'a pas voulu cacher à ses enfants la noble histoire dont ils sont issus, elle n'en a pas moins ajouté que cela ne leur donnait aucun droit, seulement des devoirs. Et qu'Abba ne voulait même pas évoquer cette ascendance. Donc les enfants ne l'ont jamais questionné là-dessus et s'en sont désintéressés. Aucune violence physique, faut-il le dire, n'est exercée contre eux, mais à table ils doivent garder le silence, et lorsqu'ils ont commis quelque faute, observer ce silence bien plus longtemps encore, parfois plusieurs heures, et surtout reconnaître humblement leur incartade. Pire – cette noble pensée éducative d'Hazrat pourrait passer pour un sadisme subtil –, l'enfant coupable est invité à choisir lui-même la punition qu'il juge mériter. Noor ne commet aucune faute, c'en est effrayant, mais elle s'empresse à reconnaître pour siennes celles de ses frères et de sa petite sœur. Et bien entendu, elle juge mériter la plus sévère des

punitions, qui lui est en général épargnée, parce que père et mère se doutent bien qu'elle s'est sacrifiée pour ses cadets.

Une de ses camarades, venue à la maison, lui dit sans ambages, après le goûter pris au jardin, au cours duquel Noor oublie de manger sa tartine pour essuyer la bouche de Khair, qu'elle préfère une bonne gifle à cette exigence de murmurer sa faute devant un père implacablement miséricordieux. Noor ne comprend pas. Elle ne voit de défaut ni chez Abba ni chez Amina, son modèle en obéissance, mais a-t-elle besoin d'un modèle ?

Un autre après-midi, les enfants jouent dans le jardin, avec le droit de parler mais non de crier. Car Père est monté sur le toit plat de la demeure. Dans la posture du lotus, il médite, de longues minutes, si longues, et dans une telle immobilité qu'on peut en être sûr : il est en transe. Noor est la seule des quatre enfants qui cesse alors tout jeu, lève les yeux, encore et encore, et regarde éperdument son Abba, tandis que les autres l'interpellent en lui remontrant que Père n'a pas besoin de ses regards, ni de ses yeux mouillés de larmes.

Septembre 1926

Hazrat Inayat Khan quitte Fazal Manzil, bénissant comme d'habitude ceux qu'il abandonne, et le

5 février 1927, un télégramme annonce son décès. Pneumonie, crise cardiaque, extase excessive, empoisonnement ? On ne sait rien, on ne saura rien. Peut-être voulait-il surtout donner à sa famille la seule excuse valable à son départ définitif : le trépas. Amina s'effondre. Noor la console, et l'assure que papa n'est pas mort. Qu'il reviendra. Qu'il veille sur eux tous. Sa mère lui jette un regard hébété mais reconnaissant. Dès ce jour, c'est Noor, treize ans à peine, qui devient « *little mother* » et va prendre en main la maisonnée, car la veuve restera le plus souvent cloîtrée dans sa chambre, et les deux frères d'Hazrat, qui vivent avec eux, ne sauraient condescendre à se soucier d'intendance.

Ils se soucient en revanche de la conduite des quatre enfants, tenus de se montrer dignes de leur père, ce saint. Ne pas jurer, ne pas parler haut, faire silence devant les adultes, et, pour les filles, baisser les yeux devant les tentations du monde. D'autres membres de la confrérie, qui tournent autour de Fazal Manzil, affamés d'héritage spirituel et de pouvoir sur les âmes, compliquent encore la vie des enfants. Étant l'aînée, Noor intériorise sans peine et sans révolte ces contraintes, du moins au début. Sois pure, sage, modeste, pour être digne de ton père. On ne lui pardonnerait aucune incartade, tandis que les garçons, sans surprise, ont plus de liberté, et que Khair, la cadette, se faufile plus aisément entre les représentants de l'autorité, et parfois les fait

tourner en bourrique. Quant à la mère, elle a tout à fait abdicué. Elle soupire et prie dans sa chambre close.

1931, mai-juin

C'est une femme de cinquante-six ans, visage maigre, joues creusées, cheveux sévèrement tirés en arrière, laissant à nu les oreilles, nez busqué, terriblement long. Une institutrice à la retraite ? Une punaise de sacristie ? Non, son regard est trop tendre et trop vif à la fois. Alors, une veuve décidée à ne plus plaire à personne, sauf à ses petits-enfants ? Non, c'est Henriette Renié, la plus grande harpiste de son temps.

L'École normale de musique a recommandé à Henriette une élève décrite comme ardente et fragile, appliquée et distraite. Quand elle ouvre la porte à cette belle jeune fille de dix-sept ans, robe bleu sombre, petit sac à main sous le bras droit, chapeau cloche incliné sur l'oreille droite, la harpiste s'étonne de son extrême respect, de son extrême effacement. On doit deviner sa personne comme on devine le papillon quand ses ailes sont fermées. Henriette demande à Noor d'où lui vient son amour de la harpe.

– Mon père était musicien, il jouait de la vînâ  
– la vînâ, il faut vous imaginer une sorte de harpe

couchée. Voilà. Et Père chantait. Il disait : « Quand l'âme est en harmonie avec Dieu, chaque action devient musique. »

Henriette sourit :

– C'est fort beau, et certainement exact. J'ai appris que vous composiez vous-même des pièces pour la harpe... Ne prenez pas cet air atterré, mon enfant ! Je sais que vous n'en avez soufflé mot ; c'est une de vos camarades, qui vous a entendue chez vous, et qui n'a pas pu tenir sa langue. Vous ne m'en voulez pas de bousculer votre modestie ?

– Mais madame, ce que j'ai composé n'est rien.

– Dites-moi plutôt de quoi il s'agit, et si vous souhaitez me faire plaisir, jouez-le-moi.

Henriette est heureusement étonnée de voir que Noor redresse la tête et répond d'une voix décidée :

– Cela s'appelle *Chant au Madzub*, pour la harpe et la voix. Je l'ai écrit il y a deux ans déjà, j'étais bien jeune. Mais je dois expliquer ce que c'est que le Madzub. C'est un homme tellement habité par Dieu que les autres hommes le prennent pour un fou. Derrière sa folie, il cache un pouvoir qui protège de tous les fléaux, guerres comprises. Il maintient l'harmonie du monde, mais secrètement, par son silence. Sa force est immense.

– Protéger les hommes des fléaux et des guerres ?

– Oui, Père disait que le Madzub gouverne intérieurement le monde. J'ai écrit les paroles aussi : « À tes pieds, ô Madzub, je viens chercher le repos, Dans le feu

*de ton regard, que cette âme ardente soit bénie. Tes empreintes d'épines écrasées sont parsemées de perles divines... »*

Noor, d'une petite voix pure, se met à chanter une mélodie doucement obsédante, sur un rythme ternaire, que la harpe accompagne d'accords de quintes et de sixtes. Ce qui frappe Henriette, c'est que la pièce n'est ni majeure ni mineure, mais emprunte à une gamme orientale. Noor est entre deux mondes.

Elle achève son chant, étouffe les cordes et murmure pour elle-même, sans regarder Henriette Renié :

– C'est vraiment très peu de chose, mais je voulais l'offrir à Père.

– Entendez-vous par là que votre père était un... comment dites-vous, un *Madzub* ?

Noor rit un peu nerveusement, mais franchement :

– Lui-même n'aurait jamais prétendu l'être. D'ailleurs celui qui l'est ne peut le dire.

– Mais vous, Noor, qu'en pensez-vous ?

– Parfois je crois qu'il en était un.

Nous voilà bien, songe Henriette : son père est Dieu pour elle. Elle doit se sentir à ses pieds, aux pieds de l'idéal, comme devant une montagne monstrueuse. Je comprends qu'elle ne puisse s'affirmer, ou pire, qu'elle ne le veuille pas : ne pouvant être tout, elle choisit de n'être rien. Pourtant elle possède une force, je voudrais qu'elle le sache.

– Votre pièce est d'une vraie délicatesse, d'une grande justesse. Laissez-moi seulement vous donner

quelques conseils pour vos œuvres futures. Celle-ci, n'y touchez pas, elle est exactement ce qu'elle doit être.

Noor lui adresse un sourire de soulagement, de reconnaissance, de confiance. Au cours des leçons suivantes, Henriette enrichira son répertoire, lui faisant notamment découvrir Jean-Sébastien Bach, et guidera parfois ses mains.

Un bel après-midi, c'est le 1<sup>er</sup> juin, l'élève arrive essoufflée chez sa professeure. Elle est plus frémissante que jamais :

– Hier soir j'étais au théâtre, pour *Le vray procès de Jehanne d'Arc*. C'est Mme Pitoëff qui joue Jeanne. Elle profère les choses comme Jeanne a dû les préférer, j'en suis sûre. À propos de la voix qui lui vient du ciel : « *La première fois, j'eus grand peur* » ! « *Rarement je l'entends sans voir une clarté* » ! « *Elle me dit qu'il était nécessaire que je vienne en France* » ! Je frissonnais, savez-vous ! Je frissonne encore !

– Vous connaissez ces phrases par cœur ? Vous les dites fort bien, vous aussi.

– J'ai toujours aimé Jeanne d'Arc. Je la connais depuis longtemps, j'ai lu sur elle tout ce que je pouvais. Je pense à elle chaque jour. Je m'en remets à elle. Mais je n'en parle pas à mes camarades, surtout pas. Elles rient de tout. Elles se moqueraient gentiment, mais elles se moqueraient. J'aime Jeanne et je l'admire. Ces jours-ci, je peux avouer ma passion pour elle, puisque tout le monde la célèbre.

D'ailleurs, à vous, madame Henriette, je peux tout avouer !

En effet, l'avant-veille, 30 mai 1931, on commémorait les cinq cents ans du supplice de Jeanne d'Arc, à Rouen, sur la place même où la Pucelle fut brûlée.

– J'aime aussi sainte Geneviève parce qu'elle a protégé Paris, et parce que la fontaine qui portait son nom, à ce qu'on dit, se trouvait, figurez-vous, exactement à l'emplacement de notre maison de Suresnes ! Je vous jure que je n'invente rien !

– Vous aimez donc bien vivement la France ?

– Oh ! oui. Et j'aime aussi le sacrifice.



## Tant que tu seras là

14 mai 1933

– NON, PÈRE AIMAIT NOTRE MÈRE, voilà tout.

C'est ce que Noor, indignée, répond aux *mureeds*, les disciples du défunt, qui prétendent qu'Hazrat, en épousant une Américaine, ne faisait qu'obéir au vœu de son maître : répandre en Occident la pensée soufie et la religion universelle. Ces disciples importuns, avec la complicité passive des oncles de Noor, voient d'un mauvais œil qu'elle fréquente cet Azeem Goldenberg, Juif et pauvre. Mais Azeem est un magnifique musicien, qu'elle n'entend pas quitter pour complaire à ces parasites.

– Pour Abba, l'amour était au-dessus de tout.

Azeem ? Elle l'a rencontré à l'École normale de musique, où ils suivent tous les deux les cours d'harmonie et de composition de Nadia Boulanger. Azeem a même été choisi par la redoutable enseignante pour

prêter sa voix de basse aux extraits de cantates de Bach qu'elle va diriger ce 30 juin 1933 chez la princesse de Polignac. Hélas, les titres de gloire musicale du camarade de Noor n'émeuvent guère les *mureeds*. Mais la jeune fille impose sa présence et refuse de tenir compte des soupirs de ses oncles, qui continuent d'habiter Fazal Manzil, et peuvent d'autant mieux prétendre à orienter la vie des enfants qu'Amina Begum n'en finit pas de demeurer cloîtrée dans sa chambre, à l'étage supérieur.

Azeem n'a consenti que difficilement à venir à Suresnes, et se tient sur ses gardes dès qu'il en a franchi le seuil. C'est un garçon blessé par nature, si l'on peut dire. Il réagit douloureusement à tout regard qui manquerait d'estime ou d'affection. Il aurait tant souhaité que Noor vienne chez lui, mais cela lui posait un autre problème, au point que longtemps, il ne voulut même pas lui dire où il habitait. Finalement il a murmuré :

- Pas très loin de la tombe de Chopin.
- Près du Père-Lachaise ? Alors c'est une raison de plus pour que je t'accompagne là-bas.
- C'est à la Roquette. Un quartier pauvre.

Il regarde le sol en prononçant ces mots. Azeem Goldenberg vient de Turquie. La situation des Juifs dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres, est devenue précaire dès les années vingt. Ses parents ont décidé d'émigrer vers la France, alors terre d'accueil pour leurs coreligionnaires. Le jeune homme continue

de regarder le sol. Noor pose la main sur son épaule pour qu'il relève les yeux sur elle :

– Que crois-tu ? Tu trouves notre maison riche, mais tu le sais bien, elle n'est pas à nous. Si nous n'avions pas Mme Egeling... Nous sommes pauvres, Azeem, nous aussi, je te l'ai dit et répété.

– C'est possible. Mais vous êtes des princes. Et moi, je n'ai pas de Mme Egeling à mon service. Rappelle-toi l'année dernière. J'aimerais bien, moi aussi, être invité chez d'opulents soufis à La Haye, choisir mon cheval dans les écuries de Monsieur, visiter le Mauritzhuis avec Madame. Nous ne sommes pas du même monde. Par bonheur, tu es au-dessus de ton monde. Il n'y a que toi qui me regardes comme je veux être regardé.

Le 14 mai 1933, les deux jeunes gens se rendent ensemble à Saint-Leu-la-Forêt, alors un village à vingt kilomètres de Paris. C'est là que Wanda Landowska, la claveciniste, a fait construire un petit auditorium éclairé par une verrière ouverte dans le plafond, entouré d'arbres, de verdure et d'oiseaux, un lieu qui mousse de rayons comme le val de Rimbaud. Les amoureux se faisaient une joie de cette escapade. Mais hélas, Azeem aujourd'hui a perdu toute joie. Peu s'en faut qu'il ne refuse d'accompagner Noor à ce récital.

– J'ai l'impression que je n'ai plus droit aux belles choses. Je ne peux pas oublier ce que j'ai vu.

Ils y sont allés pourtant. Et durant les quarante-cinq

minutes que dure l'œuvre, leurs mains ne se sont pas lâchées. Le clavecin sonne parfois comme un hautbois, parfois comme un orgue, une clochette, une cornemuse, il se rapproche et s'éloigne, à la fois acide et feutré, et la musique, toujours la même, toujours neuve, est implacablement libre. Azeem et Noor sont fascinés par ce chant grêle et paradoxal, par cette œuvre qui ne finit jamais, car sa fin est son commencement, comme le roman de Proust. Mais Azeem n'arrive pas à oublier sa souffrance, ni Noor son anxiété.

Lorsque Wanda Landowska se lève après un long silence recueilli, lorsqu'elle salue, les mains jointes, heureuse que les applaudissements d'un public choisi tardent à éclater, tant on est loin de vouloir répondre à cette musique par le bruit, Noor est troublée de voir que son ami paraît à peine moins soucieux qu'il ne l'était avant. Pacifié peut-être, malheureux quand même.

Le 11 juin, les correspondants à Berlin des journaux français rapportaient que les jeunes nationaux-socialistes avaient brûlé des milliers de livres « non allemands », très souvent écrits par des Juifs, prétendant ainsi contribuer à l'éradication du « libéralisme » et du « communisme ». Une espèce d'annuaire des Juifs était publié parallèlement, et sous le nom d'Albert Einstein, on trouvait la mention : « Pas encore pendu ». Azeem avait lu cela, mais autre chose l'avait accablé davantage, dont les journaux ne parlaient guère.

C'était l'avant-veille des *Goldberg*.

– Mon patron fournit de l'aide aux foyers israélites. Hier il m'a chargé d'aller porter, rue de Médicis, de l'argent mais aussi quelques livres. Je suis arrivé là-bas au moment du repas de midi. Figure-toi de longues rangées de tables, avec des dizaines de personnes qui doivent engloutir leur pitance pour faire place à la fournée suivante. Assis à l'une des tables du foyer, un homme gardait son chapeau sur la tête. Je ne sais pas pourquoi, je lui en ai demandé la raison. Il m'a regardé, et je n'arrive pas à oublier son regard. Et puis il a soulevé son feutre sale. Sur son crâne, une croix gammée était marquée au rasoir.

Noor a pâli. Mais c'est elle qui prend Azeem dans ses bras.

Été 1939

Pendant les six années qui suivent, Azeem espère en vain que son amoureuse devienne son amante. Tout s'y oppose, à commencer par les mœurs intransigeantes de la famille de Noor. Mais la jeune fille ne semble pas prête à sortir du cocon. Ainsi continue-t-elle de passer ses étés à l'étranger, entourée de ses frères, de sa sœur, de sa mère. Elle n'en a pas l'air malheureuse. Lassé d'attendre, Azeem s'est éloigné durant de longs mois, il ne voit plus Noor que de loin en loin, sans cependant rompre tout à fait. Il s'est

mis à haïr les *mureeds* et leur pruderie, mais n'a pas cessé d'aimer celle qui, malgré tout, lui donne tant de lumière. Sa patience finira par être récompensée.

Outre les soins du ménage, qui continuent largement de lui incomber durant toutes ces années, outre ses leçons de musique et de langues, Noor suit à la Sorbonne des cours de psychologie de l'enfant, car les enfants sont sa passion ; elle croit aux fées plus fermement que la plupart d'entre eux. Elle écrit à leur intention des contes et des poèmes, notamment l'histoire d'un lièvre qui se sacrifie en se jetant dans le feu pour sauver la vie d'autres animaux. Bientôt elle rédigera en anglais tout un ouvrage qui, accueilli par une maison d'édition britannique, sans doute par le truchement du céleste lobby soufi, paraîtra au début de l'année 1939. C'est un centon de contes indiens qu'elle a condensés et réécrits, sous le titre de *Twenty Jataka Tales*, ou *Vingt contes des vies passées du Bouddha*. Chacun de ces contes, ou presque, se termine sur les mots : « Tous vécutent désormais heureux. »

Noor a beaucoup d'admiration pour Alexis Danan, journaliste alors célèbre, qui dans des campagnes de presse dénonce les bagnes d'enfants, et dont la voix, grâce à la puissance des journaux de l'époque, porte loin. Elle va l'intercepter à la sortie des bureaux de *Paris-Soir* et lui propose tout de go de fonder avec lui un journal pour enfants qui s'appellerait *Le Bel Âge*. Danan, lunettes rondes et fine moustache, lève les bras au ciel, expliquant que dans la conjoncture

actuelle, de plus en plus défavorable, ce serait un échec certain. Et cet homme n'est pas né de la dernière pluie. Mais Noor a tant de charme et de candide enthousiasme qu'elle va parvenir à le convaincre. Ils iront jusqu'à concevoir un premier numéro. La guerre seule empêchera le projet de se réaliser.

Le dimanche 13 août 1939, le *Figaro*, dont la une annonce la rencontre de Berchtesgaden entre Hitler et le comte Ciano, ainsi que la première réunion de la conférence militaire anglo-franco-soviétique à Moscou, publie en page 7 un texte intitulé « *Ce qu'on entend quelquefois dans les bois* ». Il est signé « *Noor Inayat* ». Noor n'a pas à proprement parler de vanité d'auteur, mais cette parution la rend heureuse. Elle veut partager avec son amoureux la joie qui l'habite. Elle se rend à la Roquette, espérant trouver Azeem chez lui, et seul. C'est ce qui se produit. Il est assis à la table de la cuisine (pas d'autre table dans son logis) et tente de travailler à une composition – pour harpe.

Quand on sonne, il se lève avec agacement, pensant que la concierge vient le déranger sous un vain prétexte. Il ouvre la porte, et c'est plus que de la stupeur, presque de l'effroi qui se peint sur son visage résigné. Puis il trouve l'audace de comprendre, et rend à Noor son sourire. Le garçon et la fille marchent jusqu'à la chambre d'Azeem, fermement enlacés, au point que leur démarche en est entravée au passage des portes. Ils s'embrassent, et Noor se

défait de ses vêtements, avec une légère interrogation dans le regard : qu'attends-tu ? Lui, le demandeur, le quémandeur, l'assoiffé, voilà qu'il reçoit l'entier de ce qu'il avait désespéré d'atteindre par bribes. Au point qu'il pourrait en perdre ses moyens d'homme si elle ne continuait pas de lui sourire avec tendresse et désir. Elle le précède en tout, comme si, peut-être, elle était au-delà du moment qu'elle lui accorde, le vivant comme on le revivrait par la pensée. Ou peut-être simplement parce que lui, en dépit de ses espoirs, ne s'était jamais projeté si loin dans leur réalisation, et ne comprend pas que l'impossible est la chose la plus naturelle. Plus tard, il lui dira :

– Tant que tu seras là, je serai heureux, même si le monde s'écroule.

Enfin, dans la sérénité du repos, alors qu'ils sont couchés côte à côte, les yeux au plafond lézardé, ou errant sur la lampe sans autre suspension que son câble électrique, elle lui raconte le *Figaro*, lui montre le journal qu'elle avait emporté dans son sac à main. Manifestement, il en est plus fier qu'elle-même ; enthousiaste et joyeux, il se redresse sur un coude et la contemple en secouant lentement la tête avant de revenir sur elle, en elle. Il n'est pas sans penser que Noor a suivi la pente de sa joie d'auteur ; qu'elle s'est sentie adulte et libre en lisant sa signature au bas de l'article, et qu'elle en a tiré les conséquences. Il le pense, oui, mais cela ne ternit pas son bonheur, au contraire.

Jusqu'à la déclaration de guerre, au début de septembre, et même durant tout ce mois, ils se retrouvèrent dans l'appartement d'Azeem et de sa mère. Il est difficile d'imaginer que les oncles de Noor, sans compter les *mureeds* fouineurs, aient pu rester aveugles au changement qui s'était fait en elle. Ce fut pourtant le cas, parce qu'ils étaient voués à ne pas voir ce qu'ils étaient incapables de penser. En revanche, les deux frères se doutèrent de quelque chose, et Khair encore plus. Mais comme la bonté de Noor, à l'égard de tous, se déployait plus lumineuse que jamais, où pouvait être le mal ?

Azeem, tant qu'elle demeura près de lui, fut réellement heureux. Il dira beaucoup plus tard qu'en présence de Noor « *tout devenait clair* ». Il fut heureux en dépit des sinistres nouvelles. Fiévreusement préoccupé, angoissé par la guerre, il avait trouvé une sérénité charnelle, donc un équilibre spirituel qui faisait de ses souffrances mêmes des compagnes presque chaleureuses. Même le pacte germano-soviétique, survenu dix jours plus tard, ne parvint pas à le rendre au malheur, lui qui pourtant, quoique sans illusions sur Staline, comptait sur l'URSS pour faire barrage aux nazis.

Tant que tu seras là... Mais Noor, bientôt, n'y sera plus. Sans que la guerre en soit la cause directe. Car elle va décider de se séparer d'Azeem avant même de quitter la France. Que s'est-il passé ? Le jeune homme lui proposa le mariage. Il lui parla même tout de suite